

Jeune instituteur dans l'Algérie alors en guerre, René Rouby ne se doutait pas que l'aventure qu'il allait vivre en Grande Kabylie, allait faire de lui un « miraculé ». En effet, enlevé par un commando de fellaghas aux ordres du terrible et très cruel colonel Amirouche, ce Lozérien de 18 ans endura un véritable martyre.

Dans un récit sobre et émouvant il porte témoignage des souffrances que ses camarades et lui ont subies tout au long de ces 114 jours de captivité.

Sans haine ni rancune René Rouby fait de son récit un devoir de mémoire et de vérité pour tous ceux qui ont vécu cette période tragique et douloureuse de notre histoire, qui "ont subi et qui ne peuvent "oublier.

Dans cette nouvelle édition, il approfondit son témoignage pour la mémoire, pour le Souvenir, grâce en particulier à quatre de ses compagnons auprès de qui il a pu retrouver de nouvelles informations. Le témoignage d'un des fils de Mira chef kabyle successeur d'Amirouche apporte une nouvelle donne à l'ouvrage et va dans le sens d'une nouvelle histoire avec l'Algérie.

L'auteur reste sensible à tout de qui rapporte à ce pays. Les différents débats qui ont surgi ici ou là à propos de la torture et des sévices l'ont amené à témoigner, grâce à son livre et à de nombreuses conférences, qu'il continue de donner, sur la souffrance endurée par des hommes et par des femmes à la fois victimes et témoins du drame algérien.

De son précédent ouvrage il semblerait que son message de paix et de pardon soit entendu...

Écrire pour raconter, non pour juger mais pour expliquer....

*
* *

René Rouby est né en 1940 à la Canourgue (Lozère). Jeune civil Parti en Algérie en 1958 au titre d'instructeur du plan de scolarisation de l'Algérie, il en revient après quatre mois de captivité dans un camp du FLN qu'il raconte dans ce livre.

Engagé volontaire dans le service aviation de 1959 à 1962, et après des études d'infirmier à Clermont-Ferrand, il devient cadre de direction dans un établissement d'éducation spécialisée dans près de Compiègne.

Aujourd'hui en retraite, il participe au devoir de mémoire et de souvenir sur la guerre d'Algérie, notamment à partir du groupe 162 de la Fédération André Maginot, en témoignant par l'écriture et par des conférences.

Pour cela il a été fait le 21 janvier 2006 chevalier dans l'Ordre National du Mérite. Cet ouvrage d'où est extrait cette conférence, est le troisième qu'il propose aux lecteurs.

*
* *

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

En vous remerciant pour votre invitation à venir vous parler d'un sujet qui m'est particulièrement cher, je voudrais simplement dire que mon intervention se situe dans le cadre du devoir de mémoire sur la guerre d'Algérie et que je bénéficie, entre autres, du soutien moral de la Fédération André Maginot qui a bien voulu par ailleurs parrainer mon ouvrage sur ce sujet et dont je salue ici le représentant régional.



Je vais donc vous parler d'un fait tragique qui s'est déroulé, parmi tant d'autres en Algérie il y a quelque 49 ans... Cette histoire, c'est un drame que j'ai vécu, c'est une souffrance que j'ai endurée, mais c'est surtout un témoignage et des souvenirs que je souhaite vous faire partager, sans agressivité, mais sans complaisance non plus... Oui, je vais vous parler de ce que m'a réservé le destin en cette année de mes 18 ans.

Fait prisonnier et pris en otage par le F.L.N, j'ai été un acteur et un témoin involontaire d'événements qui se sont déroulés entre septembre 1958 et mai 1959 en Grande Kabylie. Le récit que je vais vous faire et le livre que j'ai écrit «Otage d'Amirouche, témoigner pour le souvenir» sont ainsi ma modeste contribution à ce devoir de mémoire et de vérité dont on parle tant depuis quelque temps sur cette guerre d'Algérie.

Tout ce qui se dit sur la torture et les sévices pratiqués là-bas à cette époque, tous ces discours qui dans, leur grande majorité, ne veulent faire voir qu'un seul côté de l'horreur de cette guerre et dont la partialité parfois excessive a pu porter atteinte à la dignité des centaines de milliers d'hommes, notamment des anciens qui ont combattu en Algérie, tout cela donc m'a poussé à donner mon témoignage et ma part de vérité entre autres par respect pour mes camarades morts en captivité.

Cette vérité ainsi définie par le célèbre orateur romain Cicéron :

« Qui ignore que la première loi de l'histoire c'est de s'interdire d'avancer quelque chose de faux ? Et ensuite d'oser dire tout ce qui est vrai ? »

Pour conforter ce témoignage je voudrais vous citer ici quelques phrases écrites par un homme au parcours exceptionnel : le commandant Hélié de Saint Marc :

*« Les témoins, dit-il, sont le sel d'un pays. De près, ils brûlent la peau, car personne n'a envie de les entendre. Mais ils persistent, solitaires et tristes, accrochés à leur mémoire... pour éviter que nos enfants aient un jour les dents gâtées par les raisins verts de l'oubli...
...Ecrire, écrire et raconter non pour juger, mais pour expliquer... Ne pas lâcher prise pour celui dont l'amour est resté là-bas dans une colline de l'Alma... et parce que l'Histoire est un orage qui hache les hommes comme du bois sec... »*

Oui, cette guerre a été dure et sale des deux côtés, mais connaît-on une guerre douce et propre ? Et pour ma part je n'ai pas oublié ce que j'ai vu et vécu là-bas

Mes souvenirs sont toujours présents qui s'enchaînent et m'entraînent sans cesse vers ce pays qui m'a pris un peu de ma jeunesse... faisant de moi un « miraculé » par rapport à mes camarades, notamment Joël, qui sont morts dans la forêt de l'Akfadou.

Et voyez-vous il a fallu longtemps, oui, longtemps pour que le temps qui passe calme, atténué puis fasse disparaître cette haine, cette rancune et cet esprit de vengeance qui m'habitaient.. En outre, cette vengeance que je nourrissais ne faisait d'ailleurs tout compte fait que me faire souffrir inutilement m'empêchant ainsi de retrouver calme et sérénité. Mais si aujourd'hui je n'ai plus de rancune, je n'oublie pas pour autant ce que mes camarades et moi avons enduré pendant des mois interminables.

*
* *

Répondant en août 1958 à l'appel du gouvernement du général de Gaulle qui voulait des volontaires métropolitains pour aller « *faire l'école aux petits Algériens* », j'avais été candidat à un poste « *d'instructeur du plan de scolarisation de l'Algérie* », pensant avoir trouvé là une opportunité pour assurer mon avenir, et unir ainsi ma soif d'aventure à mon désir d'exercer un métier qui devait me mettre en contact avec la jeunesse.

Du fond de ma Lozère natale dans la paix et la douceur de mon village, je croyais l'Algérie au bout du monde et j'étais loin d'imaginer ce qui se passait là-bas. En effet à la maison, on ne parlait pas de ce qui s'y déroulait, et seules les quelques lettres de mon frère alors en garnison à Oran nous donnaient une vague idée de la tragique situation de ce pays. N'oublions pas par ailleurs qu'une censure sévère et vigilante était établie et que les journaux ne rapportaient qu'une partie de ce que l'on nommait pudiquement « les événements d'Algérie »

Ma demande ayant été acceptée, et doté de l'autorisation de mes parents, car à 18 ans, j'étais encore mineur, je suis donc parti fin septembre pour cette région française en guerre non déclarée, qu'on appelait « maintien de l'ordre », direction Tizi-Ouzou.

Parti en bateau de Marseille, en arrivant à Alger on peut imaginer le choc que j'ai ressenti. Émerveillé par cette ville blanche qui descend en cascade jusqu'à la mer et par son atmosphère orientale qui y régnait, j'étais intrigué par les charmeurs de serpents, les gens en burnous et turbans, les femmes voilées, les gosses nu-pieds, les étalages des marchands, bref un univers que je n'avais jamais rencontré dans ma chère Lozère !

Je ne voyais même pas les patrouilles de soldats qui sillonnaient Alger. Le dépaysement était total. C'était du Jules Verne en vrai !...Cet auteur qui avait alimenté mes rêves de jeunesse...

Quelques heures plus tard, je montais dans la micheline qui à travers la campagne algérienne m'emporta jusqu'à Tizi-Ouzou, le chef lieu de la Grande Kabylie. J'y resterai 3 semaines, en stage dans une école de la ville, vivant avec les militaires, partageant chaque jour leurs repas et leur logis avant d'être transporté par hélicoptère jusqu'au douar des Béni-Yenni, en plein cœur du pays kabyle. Quand je dis en hélicoptère c'est parce que les routes n'étant pas sûres, il était exclu de circuler hors de convois de militaires et ceux-ci n'étaient pas organisés tous les jours

Car en 1958, la grande Kabylie était toujours en proie à de violents soubresauts infligés à l'ALN par les forces de l'ordre. De nombreuses opérations secouaient chaque jour la campagne kabyle avec hélas son lot de peine, de douleurs et de morts. Mais surtout elle était au cœur d'un tourbillon de violence inouïe provoquée par Amirouche, qui avec ses purges sanglantes se chargeait lui-même de détruire ses propres troupes. Je vous en parlerai un peu plus tard...

Le douar des Béni Yenni, perché à plus de 1000 mètres d'altitude, avec une vue extraordinaire et imprenable sur la grande montagne du Djurdjura, est célèbre, encore aujourd'hui pour les bijoux kabyles qui y sont fabriqués et dont la ciselure et d'une finesse incomparable.



Rejoint par 5 autres camarades, nous formions ensemble un groupe dynamique et plein d'ardeur, le plus jeune, moi, 18 ans et demi, le plus âgé 24. J'avais été affecté à l'école de Agouni-Hamed avec Joël Caye, un jeune homme de Baccarat (Meurthe-et-Moselle).



Le premier trimestre s'est déroulé sans incident. Nous faisons de notre mieux pour assurer aux petits Kabyles l'enseignement et la présence de la France à travers nous.

La tâche était rude, mais exaltante et sous la protection de la S.A.S. nous restions relativement étrangers aux événements qui se déroulaient dans tout le pays.

Nous aidions certains commerçants du village à faire leurs comptes, nous soignons les gamins... Bref, par notre attitude neutre, nous pensions avoir la confiance des gens dont certains d'ailleurs nous invitaient dans leurs maisons, tel ce grand-père qui pour me remercier d'avoir soigné son petit fils, nous offrit une soirée dans sa mechta qui fut vraiment à la hauteur de l'hospitalité kabyle...

Ce patriarche dans sa djellaba blanche imposait le respect. Sur sa poitrine une médaille militaire brillait, souvenir de sa campagne de France en 1940... Son fils était au maquis, c'était un fellagha, et lui, le grand-père, s'occupait de la famille...

J'en arrive à présent à ce jour où tout a basculé dans l'horreur, à ce tragique rendez-vous que nous donnait le destin comme je le disais plus haut, et qui allait nous transformer, Joël et moi en otages du F.L.N., entre les mains des fellaghas...

*
* *

Le 21 janvier 1959, un mercredi, vers 16 heures, quelques minutes avant la fin de la classe, on frappe violemment à la porte... Les garçons poussent un grand cri... Un commando de rebelles armés de pistolets mitrailleurs fait soudain irruption dans notre école. En quelques minutes et sans aucune possibilité de résister, Joël et moi étions enlevés et poussés sur le sentier qui nous menait au maquis... dès cet instant va commencer une épreuve qui pour moi durera 114 jours.

C'est la fuite dans l'inconnu. Nous courons, poussés en avant, la peur au ventre, sans comprendre ce qui se passe, mais déjà sans illusion pour notre proche avenir. À un moment, le groupe fait halte et on nous pousse contre un mur. Va-t-on nous tuer ? Non, le chef du commando nous dit que la route va être longue et nous donne des fruits : oranges, dattes, figues : « *Mangez, dit-il, on va marcher longtemps.* »



Mais avant de reprendre la course, les fellaghas nous attachent les mains avec une corde et nous entraînent, à travers les bois dans le maquis et le djébel, par une marche forcée et épuisante. Très vite, Joël, malade et à bout de souffle ne peut supporter ce rythme et

s'écroule à plusieurs reprises. Je devrai alors soutenir mon camarade et le porter pendant cinq jours et cinq nuits qui se passeront à marcher sans cesse sous les coups et les sarcasmes de nos ravisseurs qui riaient de notre douleur et de notre peur.

Joël et moi étions devenus amis dès les premières heures de notre rencontre. Le même âge, le même idéal, la même éducation faite du respect des principes moraux, spirituels et familiaux, l'éloignement de nos familles nous avait rapprochés et créé une amitié forte et sincère.

Et cette terrible épreuve allait faire de nous des frères unis dans le malheur et la souffrance...

Pour aller plus vite, les fellaghas nous frappent à coups de crosses, à coups de poing, à coups de pieds ; les haltes seront rares et courtes. C'est d'ailleurs au cours de la première de ces périodes de repos, le premier soir, qu'on dressera un inventaire de nos affaires et qu'on nous annoncera que nous serions jugés par le colonel Amirouche.

Le peu que nous avons appris sur cet homme nous terrorisa et nous crûmes alors que nous n'en reviendrions pas, car la réputation d'Amirouche était connue sur tout le territoire algérien. Je vais vous parler un peu de ce terrible personnage qui terrorisa toute une région pendant des années. Ce que je vais vous dire est particulièrement dur à entendre, mais cela fait partie de la vérité historique



De son vrai nom Aït-Hamouda, Amirouche est né le 13 octobre 1927 à Tassaft, dans les Béni-Yenni .

Arrêté en 1950 par la police, il est emprisonné puis interdit de séjour à Alger. Il arrive en France en 54. Là il milite au sein du MNA et tout naturellement revient en Algérie lorsqu'éclatent en novembre les évènements. Il remonte dans son douar et s'engage dans l'ALN.

Responsable de la sécurité du congrès de la Soumman du 20 août au 4 sept 1956, il va s'affirmer par son caractère dur et une endurance à la fatigue hors du commun. En 1957, il va en Tunisie et y restera 3 mois et en revient avec le grade de colonel, chef de la wilaya 3. Il va alors semer la terreur en Grande Kabylie et mériter le triste surnom de « *boucher de l'Akfadou* », avec, ce que l'on va appeler, la Bleuïte.

Amirouche, averti un jour que ses troupes seraient infiltrées par des espions à la solde du MNA (parti adverse du FLN) est très sensible au discours qu'on lui tient et devient obsédé par ces trahisons supposées. En fait, il s'agissait d'une opération d'intoxication montée par un officier français des renseignements : *le capitaine Leger*.

Un climat d'espionnisme va très vite s'installer dans son secteur. Il écrit aux chefs de zones une lettre dans laquelle il exprime son inquiétude, demande une grande vigilance et ordonne des consignes d'une sévérité extrême.

Dès lors, dénonciations, arrestations, interrogatoires au sein de la wilaya 3 se succéderont à un rythme de plus en plus rapide et effrayant. Tortures atroces et violences bestiales sur les « pseudo- espions » feront dire n'importe quoi aux malheureux suspects qui avoueront tout et dénonceront d'autres camarades avant d'être mutilés, égorgés, tués.

La mention, « *décédé pendant l'instruction* », sera la maxime de l'équipe de tortionnaires dirigée par le sinistre capitaine Mayouz Ahcène un obscur chef de zone qui était devenu le bourreau d'Amirouche. Il mettait d'ailleurs en application ce qu'il avait appris lors de la 2e Guerre mondiale, dans les services spéciaux des S.S. allemands dans lesquels il s'était engagé. Tout membre de l'ALN, du simple fellagha aux officiers, sera soupçonné et ira ainsi grossir en quelques mois les charniers de l'Akfadou.

Des milliers de cadavres seront plus tard découverts dans la forêt, victimes de cette formidable intoxication montée par le capitaine Léger du service de renseignement français.

Ce sera donc la fameuse « *bleuïte* » ainsi appelée parce que les supplétifs de la casbah et les fellaghas ralliés et retournés par le capitaine Léger étaient habillés couleur bleu de chauffe. Surnommé « *Le loup et le boucher de l'Akfadou* » par l'armée et la population, Amirouche fera également massacrer des centaines de civils, malheureux fellahs du bled, accusés de collaborer avec les Français semant ainsi la terreur dans toute la Kabylie.

La défiance d'Amirouche à l'égard de son entourage était telle que lorsqu'il quittait un secteur, tout déplacement de quiconque était interdit pendant 24 heures afin de ne pas faciliter une embuscade suite à une information sur ses trajets....

Particulièrement méfiant à l'égard des jeunes femmes qui venaient au maquis pour servir l'ALN, il les obligeait à subir un examen médical pour vérifier leur virginité « *car, c'est bien connu, disait-il, les espionnes couchent avec leurs chefs !* »

Pour Amirouche, la non-virginité était une preuve de trahison et la malheureuse fille était exécutée aussitôt.

Pour plaire à son chef et satisfaire son abominable perversité Mayouz Ahcène, surnommé « *Ahcène la torture ou encore « le Heichmann kabyle* » avait inventé un supplice particulièrement atroce appelé « le supplice de l'hélicoptère »....

Et tous les témoignages que m'ont fait des dizaines d'Anciens d'Algérie, montrent, s'il le fallait, que le cauchemar « Amirouche » n'était pas un mauvais rêve, mais hélas une douloureuse et honteuse réalité.

Ces purges donc, dues à la bleuïte, saignèrent la willaya 3 et quand Amirouche mourra le 29 mars 1959, la Kabylie respirera.

Amirouche est bien mort en effet ce 29 mars 1959 dans le djébel Thameur avec Si Haoues chef de la wilaya 4, abattu dans la région de Bordj de l'Agha, alors qu'il se dirigeait vers la Tunisie pour y faire un rapport sur ses méthodes de combat et en revenir avec le grade de général de toute l'ALN... Une embuscade fut tendue par l'armée, notamment par les hommes du colonel Ducasse du 6e RPIMA et du 4^e Régiment de Tirailleurs entre autres...

Cette opération qui causera la mort de 6 soldats français et 18 blessés plus un avion T6 et son équipage qui s'est écrasés, fera, sur les 2 jours qu'a duré l'opération, 126 tués rebelles dont Amirouche et Haoues.

Mais je reviens à présent à mon récit et à ce repos du premier soir qui sera de courte durée. En pleine nuit pour nous soustraire à une patrouille française on nous entraîne soudain dans la forêt

jusqu'à une cache, un trou dans la terre où on nous enferme avec 2 fellaghas, dans le noir, le silence et la peur... Cette peur qui nous prend au ventre et ne nous quittera plus.

Quand, plusieurs heures plus tard, on nous sortira de cet abri, à demi asphyxiés, ce sera pour reprendre la piste à travers le maquis kabyle.

5 jours et 5 nuits de marche, Mesdames et Messieurs, pour arriver enfin au camp, trois cabanes en branchages dans une clairière, en plein cœur de la forêt de l'Akfadou. L'une sert aux fellaghas, une autre d'entrepôt, la troisième est la prison.

On nous enleva les cordes qui entravaient nos mains... des chaînes les remplacèrent. Ravalés à la condition de bêtes, notre rang d'esclaves se concrétisait par ces entraves. Ces chaînes, je ne les ai jamais oubliées. Une couverture sale et déchirée, une boîte de conserve, une cuillère furent les seules choses qu'on nous donna. À compter de cet instant, la vie s'est arrêtée.

Et c'est ainsi que Joël et moi avons rejoint d'autres « *prisonniers de guerre et politiques* ». J'en compterai 26, des civils, des Arabes et des soldats français qui nous expliqueront rapidement qu'ici règne la discipline d'un camp de concentration. Défense de parler à haute voix, défense de se lever sans permission, corvées fréquentes et sujettes à sanctions et brimades. Selon l'humeur du gardien, on peut être battu ou privé de nourriture.

Dans cette hutte en branches avec des fougères comme paille, nous étions disposés sur 2 rangées face à face. Un gardien se tenait assis à l'entrée près d'un feu qui brûlait nuit et jour, surveillant nos gestes et notre attitude...

Nous étions hors du temps qui passait... les jours et les nuits avec ou sans sommeil. Le sommeil, autre oubli, autre silence, permettant à l'innocent qui s'endormait d'être enfin apaisé jusqu'au moment du réveil, cet instant confus où, pendant quelques secondes, on ne savait pas encore où l'on était, et qui on était... Le jour nous poussait vers la vie, mais chaque fois, la réalité nous ramenait dans cet immobile cauchemar de notre condition d'otages, avec le silence, l'attente, l'oubli, remplis de cette mortelle solitude du prisonnier réduit à l'état d'esclave, enchaîné et désespéré... Et l'interdiction de parler après le repas du soir.

Je ferai d'ailleurs très vite l'expérience de cette règle à mes dépens. Un soir, surpris d'avoir parlé à mon voisin, une fois allongé sur nos fougères, je fus contraint de me tenir à genoux, une lourde pierre sur mes bras tendus. Dès que la fatigue me faisait baisser les bras, le gardien me frappait sous les coudes avec un bâton... Au bout de je ne sais plus de temps je m'évanouis...

Un jour, pour un seau d'eau renversé, je fus assommé à coup de crosses de fusil... une autre fois au cours d'une corvée de charbon de bois, je faillis être décapité par une brute qui voulait me tuer avec sa hache. Cette brute se nommait Brahim et j'étais devenu son souffre-douleur : pour un oui ou pour un non, il me frappait avec sadisme et toujours en souriant... un sourire de salaud... Et la ration de coups était quasiment quotidienne.

Nous étions obligés à participer aux corvées : le nettoyage du camp, la provision d'eau ou de bois, chacune sanctionnée par une punition si l'eau ou le bois étaient renversés : coup de poing, coups de pied, coups de crosse de fusil ou bastonnades étaient monnaie courante. Mais le plus dur restait la privation de nourriture déjà si pauvre.

Je sus un jour le pourquoi de ces sévices. Il ne fallait absolument rien laisser sur la piste qui puisse faire croire à un passage d'hommes. En effet les pisteurs de l'armée, souvent des fellaghas ralliés, étaient d'une très grande efficacité. (Une branche cassée, des excréments non enterrés leur suffisaient pour déterminer l'heure de passage d'un groupe).

Chaque prisonnier avait un gardien en particulier lors des fuites en forêt. Certains, comme Brahim, étaient particulièrement cruels, mais grâce à Dieu le mien était un brave type.

Mon gardien s'appelait Mokrane. Et il ne m'a jamais frappé... Il m'a même souvent aidé quand je trébuchais sur la piste... Mais hélas je ne l'avais pas toujours près de moi ! Mais si je suis en vie, je dois le dire, c'est un peu grâce à lui... et ça je ne l'ai jamais oublié.

Mokrane m'a réconforté lorsque Joël est mort, c'est lui qui m'a annoncé l'affreuse nouvelle en me serrant le bras en un geste de compassion, et le jour où nous avons été relâchés il m'a dit :

« *Quand la guerre sera finie, René, tu viendras à la maison pour manger un couscous* »... et il a ajouté « *tu sais, j'ai un fils qui a ton âge !* »

Voyez-vous Mokrane était un fellagha sans grade, son pouvoir était limité, mais cet obscur fellah kabyle avait un cœur... Et c'est toujours avec beaucoup d'émotion que je parle de lui même plus de 49 ans après ces faits...

Pas d'hygiène dans la prison : on ne pouvait se laver et nous étions remplis de poux et de vermine.

La faim était un supplice atroce parce que permanent : le matin, un peu de café, un petit morceau de galette à midi et le soir 10 à 12 cuillerées de semoules, et encore pas tous les jours. Cérémonial par ailleurs morbide qui nous faisait mettre en 2 cercles entourant une gamelle de semoule, chacun surveillant son voisin pour qu'il ne prenne pas une cuillère de plus. Nous étions personnels, solitaires, la faim chassant la solidarité faisant de nous des chiens affamés.

La détresse morale, la plus éprouvante, difficile à endurer et ce sentiment que nous avions tous d'être abandonnés par notre pays devenaient une épreuve chaque jour plus insupportable. Et les fellaghas jouaient d'ailleurs avec cette détresse en nous affirmant que :

« *Toi, ta France, tu la reverras pas !* ».

Ils jouaient aussi à cache-cache avec les Français qui continuaient leurs ratissages et leurs opérations. D'où les longs et pénibles déplacements des prisonniers dans la forêt et les djebels. Enchaînés en permanence, par 5 ou 6 nous marchions alors jusqu'à épuisement presque toujours sans aucune nourriture.

Nous étions comme un troupeau de bêtes affamées qui rodait dans les bois. Combien de jours et de nuits avons-nous passés ainsi à marcher dans le maquis, sans rien manger. Une anecdote résume à elle seule le pathétique de la situation : parvenus un jour dans une clairière où poussaient des fleurs et de l'ail sauvage, à quatre pattes, nous avons brouté l'herbe et les racines comme des bêtes. En quelques minutes il n'y avait plus une plante sur le sol... !

Ces marches forcées, plutôt ces fuites et ces conditions de survie eurent vite des conséquences... Ajoutées aux mauvais traitements plusieurs de mes compagnons ne purent résister et quelques-uns succombèrent à ces mauvais traitements, à ces tortures. Mais le plus dur restait à venir.

Car, j'en arrive à présent à l'épisode le plus dramatique, celui qui nous a tous marqués, nous les survivants, pour toute notre vie. Il ne se passe pas un jour que je me remémore ce drame.

*
* *

Le 12 mars, vers 6 heures du matin on nous crie : « *Vite, debout, laissez vos affaires, il faut partir, fissa, vite !* ». Nous sortons. Il pleut. Il fait froid. Il faut savoir que en Grande Kabylie, l'hiver, il y a souvent de la neige et du gel.

Je n'ai pas le temps d'enfiler mon tricot que la veille j'avais tenté de débarrasser des poux en le plongeant dans l'eau glacée de l'oued et j'ai donc pour seul vêtement mon pantalon et un maillot de corps, un marcel. ...

Nous entendons des hélicoptères c'est une opération-surprise. Les soldats occupent tous les pitons environnants. Les fellaghas se sentent cernés. Ils sont très nerveux. Nous courons jusqu'à l'oued où nous nous cachons, immobiles et silencieux derrière des rochers, dans la boue et sous la pluie, tétanisés par le froid et la peur, toute la journée, à attendre le départ des Français que nous voyons postés de l'autre côté de l'oued. Impossible de signaler notre présence, car le regard des fellaghas est explicite et leur poignard dégainé l'est aussi :

- « *si tu bouges, tu crèves !* »

Le soir enfin venu, nous ne pourrions pas revenir au camp, car la route nous est coupée par l'armée française.

Alors, c'est la marche dans la nuit et sous l'orage qui a éclaté avec une violence extraordinaire. Comme je n'y vois pas bien, on ne m'a pas enchaîné comme les autres par 6, mais par contre on m'a chargé comme un mulet, un paquetage que j'essaie de garder en équilibre malgré mes chaînes.

Et je voudrais dire ici combien c'était dur pour nous de subir le froid et la pluie. Cette eau qui nous transperçait et nous glaçait jusqu'aux os, ce froid qui nous paralysait et peu à peu nous transformait en automate avançant dans la nuit, sans pouvoir penser à rien d'autre que marcher, ne pas tomber...et surtout ne pas faire de bruit...

Vers 21 h, notre doyen, monsieur Marceau âgé de 60 ans s'effondre et meurt. Un peu plus tard un deuxième s'écroule, agonisant. Un fellagha se penche sur lui l'achève et le pousse sur le côté.

Mais le drame continue...

Alors que nous traversons un oued en furie et en crue, avec de l'eau jusqu'aux épaules, un jeune militaire, Michel Champignoux tombe dans l'eau. Son gardien le repêche et le pousse sur la rive. Hélas, Michel meurt à son tour, asphyxié.

La peur au ventre, sans pouvoir réagir et sans un mot, nous continuons notre marche vers l'horreur, sous la pluie et le froid.

Puis c'est au tour de mon ami Joël de tomber. Dans un murmure il soupire :

- « *Tuez-moi, je n'en puis plus* » et mon camarade succombe.

Joël vient de finir sa vie dans ce pays qu'il avait tant idéalisé et aimé.

Son calvaire s'est achevé dans cette maudite forêt de l'Akfadou, et son corps ne sera jamais retrouvé. Joël est resté là-bas au cœur de la montagne kabyle. L'Algérie l'a gardé, à jamais.

Une chanson de Gilbert Becaud semble avoir été écrite spécialement pour lui. En voici quelques paroles :

*« C'était mon copain, c'était mon ami, pauvre vieux copain
de mon humble pays...
Je revois ton visage au regard généreux,
nous avons le même âge et nous étions heureux...
J'écoute la ballade de la mort, de la vie...le vent de la frontière veut consoler mes pleurs,
mais l'eau de la rivière a d'étranges couleurs... »*

C'est particulièrement pour lui et mes camarades morts enchaînés et aussi pour être digne de leur mémoire que je témoigne ici de toutes ces souffrances que nous avons endurées.

Mais notre calvaire ne s'est pas arrêté là, nous avons encore attendu trois jours avant de revenir vers notre prison et, durant le retour, deux autres prisonniers se blesseront au pied, ayant perdu leurs chaussures.

Jean, le premier verra sa jambe se gangrener et mourra dans d'horribles souffrances malgré les misérables soins qu'un camarade et moi même avons tenté de lui prodiguer avec de l'eau bouillante qu'il ne sentait pas tant sa jambe était pourrie.

Quant au second, les fellaghas le prendront dans la forêt et l'achèveront en l'égorgeant...

Dans notre groupe il y avait 6 fellaghas prisonniers en attente de jugement par Amirouche (au nom de la fameuse bleuïte). Au retour de cette nuit tragique, eux aussi ont disparu, exécutés par les bourreaux du sinistre colonel.

Parmi ces rebelles tués, il y avait Ramdane. J'avais été son voisin de paillasse quelque temps, nous avons sympathisé et Il m'avait moralement aidé quand les crises de larmes parfois me terrassaient.

Il m'avait aussi expliqué son engagement dans l'ALN. Il était Commissaire politique, et militait pour l'indépendance de son pays, mais n'approuvait pas tous ces massacres de population ordonnés par les chefs FLN

Rappelons-nous, mesdames et messieurs :

El-Halia le 20 août 55, 50 Européens abattus avec une incroyable sauvagerie...

Et Palestro le 18 mai 56, 20 soldats du 9^e R.I.C tués et horriblement mutilés...

Et Melouza, ce village entièrement exterminé le 28 mai 1957 par les tueurs d'Amirouche parce que les habitants soupçonnés d'appartenir au MNA, avaient été déclarés ennemis du FLN...

Le comportement de Ramdane et ses réactions devant toutes ces atrocités l'avaient rendu suspect et Amirouche le fera égorger sans pitié. Ramdane ne méritait pas cette mort atroce. Bien qu'ennemi, il endurait la même souffrance que moi. Et c'est encore pour moi un devoir de mémoire que de dire que Ramdane a été torturé et tué par ses frères...

D'ailleurs à ce propos je voudrais vous faire part de mon sentiment, oh ! sans aucun esprit de polémique, mais par seul souci de vérité.

Un grand débat national s'est instauré en France au sujet des violences et de la torture en Algérie pendant la guerre. Une thèse, défendue et propagée par certains médias et intellectuels, est devenue très rapidement parole de vérité et a été répandue dans le pays tout entier. Selon ces penseurs avertis, l'armée française aurait perdu son honneur et commis des exactions criminelles et inexcusables tout au long de ce douloureux conflit...

C'est vrai, il y a eu des hommes qui en Algérie ont perdu leur humanité et leur âme en torturant des adversaires, en brutalisant des suspects, en humiliant des prisonniers et en salissant des innocents. Oui, mais...faire une généralité de ces cas ignobles et culpabiliser ainsi toute une génération d'hommes, plus de deux millions d'appelés du contingent, faire d'eux des tortionnaires n'est pas un acte glorieux... À mon sens c'est même une mauvaise action contre cette jeunesse qu'on a voulu culpabiliser...

Chacun a sa conscience et c'est elle qui juge, n'en déplaise à tous ces zéloteurs de la repentance, à ces théoriciens qui s'érigent en juges et en censeurs. Que peut-on d'ailleurs connaître de la réalité d'une guerre, fut-elle sale et cruelle, si on n'en a été ni témoin ni acteur...

Et je voudrais leur dire, à ces gens-là, qu'il y a quarante-neuf ans, quatorze survivants ressortaient des geôles d'Amirouche, revenaient de l'enfer de l' Akfadou et que j'étais du nombre.

Nous avons été torturés, violentés, battus et humiliés, nos familles traumatisées, certaines endeuillées et nos nuits continuent à être tourmentées.

Qu'ont donc fait ces beaux parleurs et procureurs, nous ont-ils entourés ? Ont-ils jugé nos bourreaux ? Ont-ils pansé nos plaies ? Au bout de cinquante ans bientôt, a-t-on le droit encore de privilégier un camp, et de mépriser l'autre ?

C'est Albert Camus qui a écrit : « *N'accablons pas certains en acquittant les autres et prenons garde que, à force d'être solidaires des victimes, nous ne soyons également solidaires des bourreaux...* »

L'heure n'a-t-elle pas enfin sonné pour laisser la place aux souvenirs avec plus de tolérance. Dormez tranquille Mrs les procureurs, pour moi tel n'est pas le cas, car je vois toujours les fantômes de mes camarades morts sur le bord de la piste...

N'oublions pas que pour les propriétaires de ces souvenirs, le temps ne pourra jamais ni en effacer la douleur ni en atténuer la souffrance.

Et qui sont les propriétaires de ces souvenirs ?

Ce sont les 2 000.000 de jeunes appelés du contingent, ce sont les 95.000 militaires blessés, ce sont les familles des 25000 soldats tués, ce sont les proches des 28.000 Européens et des 17.000 civils musulmans tués, et des 2 500 Européens disparus,

Ce sont aussi les 5 200 Européens et les 32 000 Musulmans blessés, ce sont tous les Pieds noirs et tous les Musulmans exilés dès 1962.

Ce sont les 150.000 Harkis et notables torturés et assassinés après les accords d'Evian.

C'est Sylvianne, la sœur de mon camarade Joël, dont les parents sont morts de douleur. Ce sont aussi mes parents minés par l'angoisse.

Et vous me permettez de me considérer un peu copropriétaire de cette terrible liste.

À cette liste je voudrais ajouter encore quelques chiffres supplémentaires que je tiens d'un ami historien particulièrement au fait de cette période. Voici ce que Jean Yves Jaffres a pu me confirmer :

Militaires disparus : 359,
Militaires libérés ou évadés : 110,
Militaires disparus dont on a retrouvé les corps : 18.

Pour ma part, au lendemain de cette dramatique journée du 13 mars je me trouvais au bord du gouffre, sans force ni énergie, sans courage, prostré. Mon camarade, mon ami était mort, je n'avais plus ni l'envie ni la force de vivre encore ce cauchemar perpétuel. De plus, le blocus infligé par l'armée aux fellaghas nous interdisait toute nourriture et tout mouvement.

Devant la pression mise par l'armée française et la difficulté de se ravitailler, les fellaghas décidèrent de changer d'endroit. Un nouveau camp fut aménagé dans la forêt de Tigrine, plus au nord de l'Akfadou.

Et la vie de bagnards reprit pour nous, dans l'angoisse du lendemain, la peur de la mort et des tortures que nous subissions sans cesse. Quelques fois on nous faisait sortir de la cabane et, assis en rond dans la clairière nous faisons une séance d'épouillage ! Il fallait voir en effet combien nous étions recouverts de vermine...alors comme au zoo, nous nous mettions par deux et nous nous écrasions les poux avec les ongles.

Quant au rasage de barbe, une fois en passant, avec une lame de rasoir pour plus de 20 têtes, il valait mieux ne pas passer le dernier !

Or il va se passer un événement capital : c'est la mort du colonel Amirouche le 29 mars 1959 que j'ai relatée plus haut.

*
* *



Le docteur Benabid

Le lendemain était jour de Pâques. Un visiteur de choix vient nous voir. C'est le docteur de la wilaya, le docteur Benabid, qui nous annonce la mort du tyran et la visite prochaine de son successeur.

Ce médecin FLN qui nous a soignés à plusieurs reprises avait fait de la résistance dans le Vercors pendant la guerre 39/45. Il devait avoir environ 50 ans. Sa seule arme était sa trousse de médecin et il fit preuve d'humanité et de compassion à notre égard en apaisant de son mieux nos souffrances physiques et morales.

J'ai su bien plus tard que son engagement en wilaya 3 avait été contraint. Fait prisonnier lors de l'opération Jumelles par des légionnaires il fut effrayé par ce qu'on lui raconta des purges du boucher de l'Akfadou et de ses méthodes employées pour faire parler les suspects. Nos témoignages en sa faveur lui vaudront une libération rapide et une assignation en métropole jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. (*voir in fine renseignements complémentaires*)

Donc, le lendemain deux officiers de l'ALN vinrent nous voir : Mira Abderamane et Moran ou l'Hadj les deux chefs qui se disputaient le commandement de la wilaya 3.

C'est Mira qui nous parla :

« *Nous ne voulons pas vous garder ici, nous voulons vous libérer, mais vous devez écrire que le FLN est le plus fort* ».

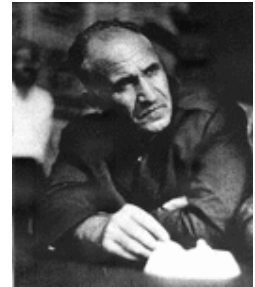
C'est donc dans ce contexte que j'ai écrit un message au journal Midi libre dans lequel je me plaignais de l'inertie du gouvernement en ce qui nous concernait...
Mais cette lettre ainsi que celle que j'avais pu écrire en février, était dictée par les fellaghas bien entendu. Elle fut considérée comme propagande et ne fut pas publiée.

Quelques mots sur ces deux chefs historiques de la wilaya 3.

Avant les événements Morand ou l'Hadj était forgeron au village de Bouzeguene. Il avait rejoint le maquis avec ses trois fils et avait emporté sa fortune personnelle, quelques millions de francs, qu'il avait donnée à l'organisation rebelle.

Son calme, son sang froid, son courage et sa pondération lui avaient conféré une autorité et un prestige que toute la Kabylie reconnaissait.

À cinquante-quatre ans Mohand ou l'Hadj était surnommé « Le Vieux » par ses hommes qui reconnaissaient et appréciaient ainsi la sagesse de ce chef.



Plus tard il sera impliqué dans l'affaire « Si Sala », cet officier fellagha qui voulut signer la paix avec le général de Gaulle et qu'il laissa exécuter pour trahison. De même, il réhabilitera dans ses fonctions d'officier Mayouz Ashène, le bourreau d'Amirouche. Il mourra en 1971...au Val de Grâce à Paris d'un cancer généralisé

Mira Abderamane était arrivé depuis quelques semaines de Tunisie et avait pour mission de réorganiser les troupes de la wilaya 3. C'est lui qui arrêtera les massacres dus à la bleuïte. Il punira Mayous Achene et effectivement décidera de relâcher les prisonniers survivants de la wilaya. Il sera tué à son tour en novembre 59.



Nous lui devons notre libération qui fut, je l'apprendrai longtemps après, négociée avec les autorités françaises (et je dois dire que nous comptions pour peu de chose, puisque pour les 15 otages il y eut 15 rebelles libérés sur la centaine que demandait Mira)

À propos de ce chef fellagha, j'ai eu la possibilité de rencontrer à plusieurs reprises le 2^e fils de Mira à Paris puis à Compiègne où il était venu me voir. Cet homme, Tarik Mira est député de Béjaïa (Bougie), secrétaire national aux affaires extérieures de son parti le R.C.D (Rassemblement pour la culture et la démocratie) il fait partie de l'opposition au gouvernement actuel de l'Algérie. En dehors de son activité politique, il consacre une partie de son temps à rechercher tout ce qui se rapporte à son père.

Lors de nos rencontres nous avons toujours parlé, longuement, sérieusement, lui avec sa sensibilité et ses convictions d'Algérien, et moi, porteur de mon histoire, désireux de dialoguer avec le fils de mon geôlier d'hier et successeur d'Amirouche !

Durant ces rencontres empreintes des deux côtés d'émotion et de sincérité, j'avais en mémoire cette phrase entendue un jour « Lorsque deux mains se tendent, c'est deux libertés qui se rencontrent ».

C'est ainsi que de ces discussions est né ce projet peut être encore utopique, mais volontariste de pouvoir un jour, par-dessus les années de haines, de rancune, d'incompréhension réciproque se donner une poignée de main publiquement, qui deviendrait un symbole profond et authentique d'une amitié retrouvée.

La mort d'Amirouche se ressentit assez vite dans le camp. Les sévices étaient plus rares, les fellaghas semblaient plus humains, mais il fallait absolument survivre. Telle était notre unique préoccupation. Car le danger était toujours là avec les bombardements, les opérations et ce blocus du ravitaillement qui se poursuivait. C'était le début des opérations du général Challes : K10, K11, Emeraudes, Jumelles, etc.

Avril se passa avec quelques alertes chaudes et quelques fuites en forêt mais on sentait le printemps revenir et avec lui le beau temps. La pluie se faisait plus rare et le soleil nous réchauffait enfin sans pour autant pendant calmer notre faim.

Au début mai, revisite de Mira et du docteur :

« *ça y est, dans 8 jours vous serez chez vous !* »

Nous nous regardons, de longues minutes, interloqués. Un silence impressionnant régnait dans la baraque. Mira reprit

- «*Tout est arrangé ! la Croix rouge vous accueillera dans un endroit que nous vous indiquerons* » puis il nous parle de la guerre, de nous :

« *Je sais que vous n'avez rien fait, je sais que vous faisiez du bien à l'Algérie. Mais vous êtes représentants de la France et comme tels vous êtes nos ennemis. Nous n'en voulons pas à la France ni aux Français, mais c'est le colonialisme que nous voulons chasser de chez nous* ».

Et il continua :

« *Chez vous je veux que vous disiez la vérité. Vous avez vu l'ALN, elle est très puissante. Notre cause est la bonne, la vraie. Nous gagnerons la guerre car nous avons un idéal. Amirouche est mort. Je suis là pour le remplacer. Après moi il y en aura un autre !* »

Après son départ, nous étions incapables de parler, l'émotion était trop forte, mais la nuit suivante, pour la première fois j'ai sérieusement rêvé à la liberté.

Le samedi 17 mai, le docteur Benabib revint, accompagné d'un secrétaire. Il entra et dit simplement :

« *Messieurs vous êtes libres !* ».

Le chef des fellaghas nous faisait ôter les chaînes...J'entends aujourd'hui encore le bruit qu'elles firent en tombant... « *Messieurs vous êtes libres !* »...Je venais pour ma part de passer 114 jours dans les maquis de Kabylie, otage du FLN, prisonnier d'Amirouche...

Du samedi au lundi, nous étions des hommes libres, mais pas encore libérés. Mais physiquement cassés, psychologiquement détruits et atteints du syndrome de Stockholm, ou

des otages, nous fraternisions avec nos geôliers d'hier...*Puisque tu ne me bats plus, c'est que tu es un brave type !*



Le 19 mai nous étions relâchés sur la route de Yakouren, récupérés par les soldats du 6^e Régiment de Hussards et son chef, le colonel Dieudonné. Le cauchemar prenait fin...du moins, je le croyais.

Le mess des officiers qui nous accueillit fut littéralement pillé par ces 14 survivants affamés...Le colonel Dieudonné pleurait de joie et d'émotion, allant de l'un à l'autre pour nous reconforter.

Pris en charge par 2 hélicoptères Sikorsky, nous fûmes conduits à l'hôpital de Tizi-Ouzou. Les soldats partirent le lendemain, les civils aussi. Je restai seul dans une chambre.



Après une visite organisée par la préfecture à mon douar des Beni-Yenni, on me descendit à Alger. Et là, complètement perdu dans cette ville, c'est grâce à la pugnacité d'une dame algéroise que je pus avoir un billet d'avion pour revenir !

Les 14 rescapés à l'hôpital de Tizi-Ouzou.

Debout, de gauche à droite :

Ledoux Marcel, De Angelis Louis, Anton Edouard, Dubois Camille, Sauvage Gilbert, Costard Louis, Koepfel Raymond.

Assis de gauche à droite : Piccard Maxime, Raunier Maurice, Rouby René, Bonnet Robert, De Gaillande Pierre, Devesta Ingenio, Gauga François.

*

*

*

À présent, avant de terminer mon récit, je voudrais vous dire comment mon enlèvement a été perçu par ma famille et son entourage.

Le 24 janvier le Préfet de la Lozère envoie un télégramme à la gendarmerie de St-Germain du Teil, mon village, afin d'aviser ma famille que j'ai été enlevé dans la soirée du 21 janvier par des rebelles.

Lorsque mon père vit venir vers lui le brigadier de gendarmerie avec son télégramme, il savait déjà, pour l'avoir entendu à la radio que j'étais prisonnier des fellaghas. Il arrêta son travail, remplaça ses outils par un stylo, et pendant 4 mois ne cessera d'écrire.

D'abord au député de la Lozère, puis au général Faure, responsable de la Gde Kabylie, aux pères blancs des Beni-Yenni, au lieutenant de la SAS de Taourirt-Mimoun, à l'Inspecteur d'académie de Tizi-Ouzou.

Tous lui répondirent, chacun sur un registre différent. Le député s'employa du côté du Gouvernement et put faire revenir mon frère alors en garnison à Oran. Le général Faure l'assura que tout était fait pour nous retrouver, les pères blancs priaient pour moi et avaient récupéré mes affaires, l'inspecteur s'étendait sur mon dévouement auprès des enfants...Etc, etc...

Mais c'est surtout la correspondance échangée avec les parents de Joël qui est la plus émouvante parce que contenant la même peine, la même douleur. Ces deux familles se sont soutenues sans cesse bien que ne se connaissant pas. .Et quand elles reçurent notre première lettre datée du 6 février et arrivée le 19 avril, elles poussèrent un soupir de soulagement. Nous étions vivants ! (mais hélas, Joël était déjà mort depuis plus d' un mois).

L'appel au journal Midi libre ne fut pas publié. « Propagande ! » avait dit le rédacteur en chef.

Et puis l'annonce de notre libération à la radio, les télégrammes émanant de Tizi -Ouzou, de la Croix Rouge...La tragique lettre de désespoir des parents de Joël avec leur douleur suprême...Mon retour en France, l'accueil de tout le village fêtant son héros ! Mon retour à la vie...

Du 24 mai jusqu'à fin septembre, je restai chez moi en Lozère, chez mes parents. Aucun service social ou sanitaire ne s'est jamais préoccupé de mon état de santé : dents déchaussées, plaies et cicatrices, état psychique, rien, silence total .C'est vrai qu'en ce temps-là les cellules psychologiques de crise n'étaient pas encore d'actualité !

L'académie d'Alger fin août me signifia que je devais rejoindre mon poste en Kabylie. Devant ma réponse négative, elle me raya des ses effectifs et je me retrouvais au chômage, à charge de parents qui avaient dépensé toutes leurs économies en démarches, soins et autres.

Lors d'une visite que j'avais faite aux parents de Joël, je leur avais promis de tout faire pour retrouver son corps si je retournais en Algérie comme soldat. Le général Faure était d'accord pour entreprendre des recherches sur place. Alors, je m'engageais dans l'armée. J'y fis les pelotons de sous officier pour pouvoir améliorer ma solde. Sorti 3° de ma promotion avec le choix de mon affectation je demandais l'Algérie pour tenir ma promesse...Ce fut un refus catégorique...

C'est ainsi que je passerai près de trois ans à croupir au camp Ste Marthe de Marseille. Un peu comme un deuxième enfermement. Je n'aurai pas mes galons de sous officier. Seul le grade de caporal me sera donné.

On me refusera un nouvel engagement et le 21 novembre 62, je serai rendu à la vie civile !

Pendant mon séjour à l'armée, un début de tuberculose me conduira à l'hôpital de Montolivet à Marseille. Mes dents sont tombées, mes yeux resteront très fragiles, et mon dos est cassé...Quelques années après mon retour, je ferai une dépression qui durera plus de 6 ans...mais grâce à l'amour d'une épouse admirable et l'affection d'un fils adoré, j'ai pu « me reconstruire » et grâce à Dieu je suis encore vivant !

De tous ces avatars biologiques, je ne conserve rien, aucun papier...Seulement des souvenirs indélébiles : une cicatrice chéloïde au poignet droit, marque indélébile des chaînes, est la seule trace personnelle qui me rappelle à tout instant ce que j'ai enduré il y a quelque 49 ans.

Les années ont passé depuis cette tragédie que j'ai vécue...Mais elle est toujours là, malgré le temps qui passe. et j'ai eu le temps de méditer sur l'ingratitude humaine : pas un document, pas une lettre officielle, pas le moindre signe d'une administration plus froide que jamais.

À ce jour nous sommes moins de 50 survivants des geôles fellaghas et nous devons être 3 ou 4 civils... De mon groupe aujourd'hui nous restons 6.

Ni le titre de prisonnier de guerre, ni celui de victime de la captivité en Algérie ne m'a été attribués malgré les démarches de la commission de recherche et de mon ami le colonel Perpoli, Président du GR 162 de la Fédération Maginot... Seul un silence assourdissant nous répond... Ah si tout de même une réponse officielle m'informant qu'ayant été prisonnier avant le 19 mars 62, je ne pouvais prétendre au titre de V.C.A.

Un article de loi publié dans le Journal Officiel du 1^{er} mars 1979 stipule clairement dans son article premier concernant les civils que :

« *Les fonctionnaires et assimilés qui dans l'exercice de leurs fonctions ont été faits prisonniers par l'adversaire et ont été privés de la protection des conventions de Genève bénéficient d'une équivalence à six actions de combat, soit trente-six points...* ».

Or l'application de cette disposition qui aurait dû me permettre d'être ressortissant de l'ONAC m'a été refusée pendant 49 ans, malgré de multiples démarches engagées auprès de l'administration. Une seule réponse m'était faite pour me dire que le corps des instructeurs du plan de scolarisation de l'Algérie n'entrait pas dans le champ d'application...

Mais la pugnacité et la volonté de justice du colonel Perpoli ont finalement triomphé et le 8 juillet dernier (2008), je recevais du Ministère des Anciens Combattants une lettre me confirmant enfin l'attribution de la Carte de Combattant « à titre exceptionnel et civil » ainsi que le Titre de Reconnaissance de la Nation pour « ma participation aux événements d'Algérie »... Près d'un demi-siècle plus tard ...

Depuis 49 ans je passe régulièrement et à mes frais un contrôle pulmonaire pour le cas où... Et pendant ce temps, en 1972 mourait au Val de Grâce le Commandant Moran ou l'Hadj, successeur d'Amirouche, et devenu colonel, à la suite d'un cancer...

Mon pays aurait-il donc montré plus de compassion pour l'ennemi d'hier que pour sa victime ? Et pourtant mesdames et messieurs, j'avais, pour employer un mot dans l'air du temps, fait preuve de citoyenneté en me portant volontaire pour enseigner aux petits Algériens !

Je pense à tous mes compagnons de galère qui sont morts dans la forêt de l'Akfadou : Michel, Jean, Monsieur Marceau, Monsieur Azopardi, Ramdane et ses cinq camarades fellaghas prisonniers comme nous, je pense souvent, très souvent à Joël, cet ami d'infortune qui repose là-bas en terre kabyle... à ses parents qui sont morts de chagrin sans revoir leur fils, à sa petite sœur qui a grandi depuis et avec qui je garde un contact très fraternel, et affectueux.

Je pense à mon père qui, lui aussi, n'a pas résisté à cette épreuve si terrible qu'il a subie et qui l'a terrassé quelques mois plus tard. Il a gardé dans son regard, jusqu'au dernier jour de sa vie, cette douloureuse interrogation muette :

« *Pourquoi tout ce mal fait à mon fils...* »

Mais cependant un regret reste toujours en moi, celui de n'avoir pu continuer ce beau métier d'instituteur en Algérie, en Grande Kabylie... où j'ai vécu ce drame et enduré tant de souffrances il y a plus de 49 ans. Mais où j'ai laissé également un peu de mon âme et de ma vie.

La légende, dit-on est fille de l'histoire, et l'histoire mère de l'actualité... Mais malgré le temps qui passe, mon aventure ne peut se transformer en légende.

Car, voyez-vous, ce temps qui passe m'a conduit jusqu'au temps des souvenirs. Ces souvenirs qui, comme je le disais au début de mon propos, s'enchaînent et m'entraînent sans cesse là-bas

vers ce que j'ai vu et vécu. Dans ce pays si beau et si tragique...Et dont je garde la mémoire intacte comme au premier jour...

Ce temps qui passe m'a également et heureusement apporté un peu de cette sérénité qui me manquait et, avec elle, la possibilité de pardonner à ceux qui ont été la cause de tant de souffrances aussi cruelles qu'inutiles.

Comme le disait Larocheffoucaud avec cette maxime empruntée au livre de mon ami J.Yves Jaffres : « *Lorsque notre haine est trop vive elle nous met au dessous de ceux que nous haïssons...* »

Parce qu'un ami cher m'a dit un jour :
« *René, toi qui as aimé ces gosses, tu ne dois pas haïr leurs pères...* »

Cet ami prêtre lozérien qui, parti en Algérie après la guerre, a payé lui aussi de sa vie là-bas son engagement pour ce peuple...Il a été tué sur la route de Tebessa en septembre 68 alors qu'il revenait d'assurer son ministère à la mine de Bir El Ater et dont je salue ici la mémoire.

Parce que j'ai en mémoire les propos de ce lecteur kabyle originaire du douar des Beni-Yenni et lui-même ancien élève de l'école où j'enseignais qui m'écrivait au sujet de mon livre : « *Cette école d'Agouni-Hamed qui fut témoin de vos propres souffrances, j'en ai gardé ma première mémoire d'écolier et vous, votre première mémoire d'enseignant...C'est pourquoi votre mémoire est un peu la mienne...Nous aurions tant souhaité que les hommes ne connaissent point ces guerres qui en emportant des innocents fragiles comme Joë, ont emporté combien d'innocents de chaque côté ! Peut-on alors parler d'un côté ou de l'autre ?* »

Parce que personnellement je ne pourrais pas vivre le temps qui me reste avec, tapie au fond du cœur, la haine pour mes bourreaux...

Parce que le pardon, même si c'est un acte difficile reste avant toute chose un acte personnel, ...un acte gratuit...
Et parce que, tous comptes faits, à la fin, le pardon reste l'arme ultime devant le bourreau

Le temps a passé, la révolte a fait place à la réflexion, l'apaisement a succédé à la colère et est ainsi venue l'heure de ce pardon, seul moyen pour moi de pouvoir vivre avec toutes ces images de violence, de souffrance et de mort...Mais pardonner n'est pas un acte de repentance, pardonner, mais se souvenir ...et je n'oublierai jamais...

Et pour terminer mon propos, je voudrais me tourner vers l'Algérie, vers ce pays, ce si beau pays qui a vu naître grandir et mourir des générations de ses enfants, Arabes et Pieds-noirs,

À cette Algérie qui a pris à des milliers de jeunes, Français et Algériens, leurs plus belles années, celles de leurs vingt ans, qui les a vu crapahuter dans les djebels, parfois tomber, parfois mourir pour une cause qu'on n'avait pas expliquée aux uns, et que les autres combattaient parce qu'ils n'en voulaient pas...

À ce pays qui hante toujours mes nuits, à ce pays des souvenirs, à ce pays de la nostalgie, mais aussi à ce pays de l'avenir, « *l'avenir dont on dit par ailleurs qu'il a pour sœur jumelle l'espérance...* »

À ce pays donc je souhaite « *bonne chance et Inch Allah* » !...

Mesdames et messieurs, chers amis, je vous remercie de m'avoir écouté.

René ROUBY

*
* *

Le docteur Benabid.

J'ai raconté au chapitre 9 de ce livre dans quelles conditions j'ai été mis en présence du docteur Benabid et combien j'avais ressenti la bienveillance qui se dégageait de lui. J'ai eu la chance de trouver de nouveaux renseignements sur cet homme...

Fait prisonnier lors de l'opération Jumelles, Hamed Benabid fut assigné à résidence en France, mais put s'enfuir via la Suisse vers la Tunisie où il fut désigné par le GPRA responsable de la santé militaire.

En 1962, on lui proposa le poste de Ministre de la Santé dans le tout nouveau gouvernement de l'Algérie indépendante. Mais il refusa, préférant s'installer à Bordj Bou-Argeridj pour exercer son métier de médecin après avoir été Directeur Départemental de la Santé à Sétif. Il prendra sa retraite en 1986 à l'âge de 75 ans.

Deux ans plus tard, en 1988, il sera décoré par le président Chadli Bendjeddid de la médaille El Wissam, la plus haute distinction attribuée aux vivants et à titre posthume. Le docteur Hamed Benabid est mort le 23 août 1999. Il avait 88 ans.

J'écris ces lignes avec émotion, car le docteur Benabid m'a sauvé la vie en me soignant dans le maquis. Mes blessures infectées auraient pu m'être fatales sans ses soins...

On a pu dire de lui qu'il était une personnalité aimée et respectée pour sa générosité, son humanisme et son rayonnement tant scientifique que culturel.

En préférant côtoyer les malheureux et les humbles, en refusant le confort des salons officiels, en portant à la ceinture une trousse médicale à la place d'un pistolet quand il était médecin au maquis, le docteur Hamed Benabid a prouvé son humanité et fait partie de ces hommes qui ont voué leur vie au service de leurs frères...

Le 4 novembre 2007 la ville de Bordj Bou-Argeridj a rendu un grand hommage à son médecin.

« Une personnalité qui a mis en émoi tout un monde l'ayant aimée et respectée pour sa générosité, son humanisme, son combat et son patriotisme... »